

L'Ivrée

Sonia Lachapelle

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13682ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lachapelle, S. (1998). L'Ivrée. *Moebius*, (78), 119–124.

SONIA LACHAPELLE

L'Ivrée

J'écoute avec ennui le discours du grand prêtre dont la voix affaiblie trahit le manque de conviction des paroles éculées. Je suis assise au fond de cette église à la demande d'Érik, pour célébrer l'idéal d'une aventure amoureuse qui se conçoit, si j'ai bien compris, à la mesure de deux vies humaines. Le prêtre sanctionne le rêve. Le désir qui trouvera pour aboutissement l'inévitable déception qu'occasionne son étendue. À peine un apaisement.

Je m'amuse de cette scène burlesque. La main d'Érik posée sur la mienne. Soudain l'idée me vient qu'on s'aime, étrangement, en dehors de l'amour. De l'idée qu'on avait dû en avoir. Trois enfants vêtus de costumes blancs et clownesques à ce point que je ne peux croire qu'on les en ait délibérément attifés se sont échappés de l'emprise d'une mère distraite. Ils courent dans les allées. Manifestent leur désarroi devant cette cérémonie de laquelle personne ne sortira intègre. Mon cynisme me fait sourire tout à coup. Le spectacle que font les enfants de leur indifférence me paraît plus intéressant que celui des mariés et du grand prêtre à l'étole froissée. Qu'ont-ils à faire de cette union gommée de satin? Pour eux pour qui n'existe, au-delà de l'ennui, que l'idée de la fête et du repas qui suivront l'office. Je vois trois anges habillés par une tradition qui ne subsiste plus que par la peur que rien ne la remplace. Un trio de petits êtres cabalistiques qu'on déguise et traîne à l'autel sous prétexte de bonne volonté, de presque toute la bonne volonté du monde. Puis ça ne m'amuse plus.

Un garçon, le plus jeune, trébuche dans sa course sur le sac à main gonflé d'une vieille femme. Il tombe franc, puis suivent les larmes et les hurlements de colère. Le retentissement de ces cris entre les hauts murs de la cathédrale – et peut-être surtout cette idée de l'étendue du dé-

sir – me transporte en un instant extrêmement précis, une vingtaine d'années auparavant.

Le silence d'un matin d'été.

Ivrée sort sur le large balcon de bois au vernis écaillé, entouré de champs et de grandes épinettes sur lesquels passent, portées par le vent, quelques fortes odeurs d'écurie. On dit que tout arrive par l'enfance; tout arrive dans le silence d'un matin, entre les larges mains du vent, lorsque s'achève le solstice d'été. Je m'étonne qu'Ivrée ne remarque pas la sensualité du noroît, mais la caresse est encore, il est vrai, toute naturelle.

Érik tient ma main. Jusqu'à maintenant je m'accrochais à la sienne sans même m'en rendre compte. Toujours cette paume ferme et rassurante. Toujours. Puis, d'un geste purement instinctif qui me surprend moi-même, mes doigts s'échappent.

Les années ne sont pas venues apprendre à Ivree les artifices qu'on accumule autour de la soif. Elle est immobile. Ne rêve pas, présente dans l'instant. Une enfant. La campagne baigne dans un demi-silence qui laisse saisir le vol des insectes, le cri d'un coq à la voix crayeuse, les mouvements d'impatience des chevaux engourdis et affamés, qui attendent dans l'écurie qu'on les laisse sortir ou qu'on leur donne leur part de foin et d'avoine. Puis Ivree s'étonne, pour la première fois, de constater à quel point le beau temps persiste cet été-là. Au-delà de la constatation, une impression confuse passe en elle. Comme un sentiment de plénitude. Soudain l'agitation des chevaux se fait plus intense, anormale. Quelque chose se passe à l'écurie. Pieds nus dans l'herbe humide, curieuse, Ivree avance en direction du bruit. Puis elle le voit.

Il s'est échappé. Voilà qui explique l'emportement des autres bêtes, probablement envieuses et contrariées de leur impuissance. Il s'est échappé de son box, lui, a irrévérieusement rejoint l'étendue du jour et se tient derrière la clôture qui entoure le champ plus par tradition que par utilité réelle. Il semble à Ivree que c'est bien elle qui est prise dans cet enclos et le cheval qui jouit de l'élargissement de l'espace. Il l'attend. Immense et silencieux. Il la regarde, si différent des autres, aucunement agité, fier, libre, ne remuant qu'une oreille, radar sensible au moindre froisse-

ment du paysage. Elle s'approche de lui, grimpe sur la première planche grossièrement équarrée et caresse de sa paume la tendre ganache, touche le satiné du poil déjà chauffé par le soleil. La robe d'un brun foncé, presque noir, qui couvre les muscles au repos ne retient sur elle aucune poussière, elle brille et étincelle. Ivrée n'a qu'une envie: être portée par cette bête. Ensemble ils traverseraient le champ, s'enfonceraient dans la forêt jusqu'à la rivière qu'il lui ferait traverser. Ce plaisir de franchir un cours d'eau ou un lac sur le dos d'un cheval, cette étrange sensation d'être soutenue, légère, par un corps qui flotte lui-même, la force de la bête et l'effort des pattes sous l'eau. Il faudrait prendre garde au courant et aux pierres pointues de cette rivière agitée. De l'autre côté elle le délivrerait, plutôt il la laisserait descendre, lui offrirait un regard plein de gratitude et s'enfuirait définitivement. Puisqu'il devait vivre libre.

Érik me chuchote à l'oreille quelques mots à propos de l'enfant qu'on s'acharne à distraire pour le faire taire. Je hoche la tête, souris à peine. En fait, je retiens de toutes mes forces l'élan qui me ferait quitter les lieux en courant. Plus rien ne me retient auprès de cet homme infiniment beau et amoureux. Je ne prolongerai pas cette liaison déjà inadéquate, à l'écart du sillon que rouvre le souvenir d'Ivrée. Il faudra l'expliquer à Érik. Il ne comprendra pas.

Quelques jours plus tard, ma tête se pose sur un oreiller inondé de parfum de lavande. À la tête du lit, une très haute fenêtre sans rideaux. Je suis partagée entre l'envie de cet homme du hasard et l'attrait de la nuit. Mon regard se tourne sans cesse vers l'extérieur de la pièce où je goûte la finesse de cette peau. J'aime que le regard clair de mon amant me couvre, j'aime voir s'y superposer les nuances de gris et de bleu, de douceur et de voracité. Nos corps se sollicitent et se répondent avec complicité. Mes paumes parcourent l'épiderme sensible, j'appartiens à l'entrelacs des caresses, mais je ne peux retenir mon regard sur ce visage, ces épaules, ce ventre. Il erre jusqu'au dessin des constellations. Le contraste de la chevelure blonde et du bleu violacé de la nuit est fascinant. À partir du lieu où nos corps s'unissent, je tire un tracé dans l'espace. Les caresses se poursuivent en un parcours céleste et il me semble que j'arrive ainsi à le saisir de mes sens ravivés. En reliant les

étoiles entre elles par de longs fils, une chevelure peu à peu se dessine, plutôt une crinière. Ses sinuosités apparaissent, lorsque je plisse les paupières, par le tracé discret de ce qui pourrait être quelques longs crins noirs.

Une semaine passe et me voici à empiler casseroles et faitouts sur l'archaïque télévision que je ne me résoudrai à faire réparer ou à jeter – participant ainsi au travail acharné d'encombrement des entrailles de la terre – que lorsque les images qui se font de plus en plus pâles et tremblottantes s'éteindront tout à fait. Casseroles, faitouts et couteaux que j'ai enveloppés d'un grand sac de tissu vert, seul vestige qu'Érik a conservé de son voyage au Costa Rica. Dernier détail technique d'un rituel de séparation qui n'aura jamais réellement lieu. Parce que l'amour est malléable, qu'il a cette capacité de changer de visage. Il est assis en face de moi, au bout de la table de chêne. Toujours aussi calme dans son incompréhension, il emplit la cuisine de sa présence bienveillante. Tout de même il s'inquiète, je le vois, sans me demander où j'ai passé les dernières nuits. Ces minutes sont interminables. Mon esprit voltige entre les bras du vent qui secoue la ville du haut de laquelle notre appartement – mon appartement – est perché. Je me demande s'il est vrai que la totalité du désir se rencontre dans l'absence. Cette pensée me fait sourire de dépit pendant qu'Érik tente de meubler le silence et de résumer la situation en rappelant qu'on meurt toujours avec sa gueule. Idée qui par ailleurs semble le rassurer. Je lui offre une troisième tasse de mon café que je sais infect. Je repense à Ivrée, révisant ce souvenir qui prend allure d'obsession, fouillant odeurs, images, sensations, à la recherche d'un détail qui pourrait expliquer la fascination qu'il m'inspire.

Elle vient de sauter de l'autre côté de la clôture. La bête reste dans une immobilité qu'elle perçoit comme un acquiescement. Doucement, elle touche la forte encolure, le poitrail, le flanc qui frémit imperceptiblement. La tête ébouriffée d'Ivrée arrive à peine au-dessus de l'épaule docile. Puis la petite amorce une étreinte, étire de chaque côté du large cou ses bras nus en souhaitant plus que tout y poser sa joue. Mais voilà que l'animal fait un saut en arrière et part au galop, comme fou. Un élan de refus. Ivrée, les

mains encore tendues, ne sait s'il faut pleurer ou se réjouir du spectacle de la course et de l'air sous la crinière folle.

Quelques heures après le départ d'Érik, les taches de lumière qu'éparpille le clair de lune sur les rues m'attirent. Je sors sous un ciel si pur et glacé qu'on arriverait à le briser en y posant le bout du doigt. J'erre longuement, m'amusant à suivre les mouvements de mon ombre autour de moi. Puis je me retrouve devant un immeuble familier. Un vieil ami y habite, dont la porte n'est jamais fermée. Je lève les yeux, aperçois dans une fenêtre du quatrième un peu de lumière et m'engage dans l'escalier branlant. Toujours accueillant, cet ami que je n'ai pas vu depuis des mois me reçoit avec le naturel de ceux qui n'attendent pas la constance dans l'amitié. Nous faisons flamber quelques verres de sambuca, devisons avec plaisir de tout et de rien; de l'été qu'il vient de passer à parcourir les États-Unis à vélo, des dessins que je n'ai pas vendus, de ce film racontant l'histoire d'une belle nécrophile dont l'amant s'est pendu dans l'espoir d'arriver à la faire jouir. Du coup, un changement s'opère dans le regard vert de mon ami. La pointe éclatante du désir se répand sur son visage. Lentement nous dérivons, à la lueur des bougies et de ses yeux fascinants. Je plonge dans l'instant, me donne aux murmures mélodieux et aux mains longues de cet homme enveloppant, me laisse séduire par la perspective de mourir un peu. Nous nous éparpillons sur le canapé, puis sur le tapis poussiéreux, explorons des plaisirs que rythme la mesure d'un concerto pour violoncelle de Bach. Puis ça arrive à nouveau. En confiant mon souffle et ma chair, la contraction de mes muscles à ce voluptueux tango humain, je me crois capable de partir et revenir à ma guise. Le temps d'un cri, d'une naissance, je t'aime sans métaphore. À cause de la proximité des cuisses, des doigts, des hanches et quelque part, là-haut, de l'œil lustré de la lune.

Bientôt un écho sourd se fait entendre et se rapproche, se précise, s'empare du petit salon. Résonne sur mes tempes. Un bruit saccadé et régulier. Celui du cheval dans sa course. Je le revois. Je vois les marques brutes creusées sur la terre battue. L'alchimie des corps recrée l'instant de sa fuite. Cette fois j'ai peur. D'abord, m'accrocher à la réalité; j'en éprouve les limites. Mes ongles s'enfoncent dans

les bras qui me tiennent et m'enserrent, passent sur la peau satinée des épaules comme une charrue dans un champ, marquant de larges sillons la chair rougissante. J'y applique mes lèvres, baume inutile. Déjà je n'embrasse plus un corps mais la terre que la bête a marquée. Je voudrais aspirer l'air de la ville et des routes qui s'éloignent de cette terre, anéantir ce qui s'étend entre le regard noir et moi. Combattre son détachement. Il faut rester près de cet homme vivant. Dans cet appartement un peu miteux et bien réel. M'engager dans l'extase sur cette musique sublime et ponctuée du fracas des sabots sur le sol. La tête me tourne. Rien à faire. Je n'y suis plus.

Contrariée et impuissante je me lève, abandonnant sur le sol encombré de vêtements un amant interdit. Je me réfugie auprès de la fenêtre. Je vois les branches d'un érable à travers lesquelles s'esquissent la ville et ses innombrables yeux de loups. Je me rends à l'évidence. L'étincelle du choc des corps n'a rien à voir avec l'intensité qu'ivrée a connue. Connaissance imparfaite et fulgurante. Au fond, le visage de la lune n'est jamais que le reflet d'un soleil disparu. Un élan semblable à celui que j'avais eu à l'église, aux côtés d'Érik, m'oblige à fuir cet endroit. Je rassemble et enfile à la hâte jupe et tricot, dévale l'escalier en serrant très fort mes bottines entre mes bras. Une seule rue à traverser et je me retrouve au bord de la rivière qui divise la ville. Je la suis, pieds nus sur l'herbe rase et humide. Après quelques minutes la fraîcheur du sol s'est emparée de mes pieds, celle de l'air s'infiltré sous mes vêtements. J'ai oublié de passer mes dessous et prends plaisir aux flottements des larges tissus sur ma peau libre. Tout est calme à cette heure.

Sans me retourner je sais. À peine quelques mètres derrière moi, la bête avance dans l'onde noire. Elle fait trembler les feux de quelques lampadaires et le dernier regard de la lune.